

Répétition lexicale, stéréotype et figure dans le discours politique. Les discours de François Hollande sur l'intervention française au Mali.

Emilie Goin (Universités du Luxembourg et de Liège)

Mots clés : répétition, formule, stéréotype, pragmatique, politique, figure

Cette étude a pour objet le fonctionnement de la répétition lexicale, considérée non seulement comme une figure mais aussi comme un procédé de stéréotypage permettant de véhiculer des valeurs axiologiques et pathémiques. Elle tentera d'expliquer comment le genre et la situation de communication du discours influencent le choix entre différentes formes de répétitions lexicales (clichés, formules, formulation concurrentes, répétition lexicale recatégorisante) et la manière dont celles-ci configurent les représentations sociales et stéréotypes dans une certaine orientation argumentative et pragmatique. Le lien entre figure et contexte sera donc abordé principalement par deux biais : (1) le lien entre le genre du discours et le choix d'un certain type de figure et (2) le lien entre la situation d'énonciation, l'orientation pragmatique du discours et la manière dont la figure convoque et configure les stéréotypes.

Une première partie théorique sera constituée de trois points. Le premier portera sur la question du stéréotype et du processus de stéréotypage. Le second sera consacré à une description très générale des modalités pragmatiques du genre du discours politique (et plus particulièrement du discours présidentiel) et aux déterminismes que celles-ci impliquent dans le choix d'un certain procédé de stéréotypage, la répétition lexicale (incluant le phénomène particulier de la « formule »), procédé qui sera brièvement décrit dans un troisième point.

La seconde partie sera dédiée à l'analyse du fonctionnement de la répétition lexicale, d'après les paramètres susdits, dans des extraits de différents discours prononcés par le Président de la République française, François Hollande, à propos de l'intervention des troupes françaises sur le territoire malien en janvier 2013.

1. Pragmatique du stéréotype et du genre
- 1.1. Stéréotype et stéréotypage

Avant d'envisager quel peut être l'impact du genre sur le choix d'un certain procédé de stéréotypage, il convient de nous arrêter sur les notions de stéréotype et de stéréotypage.

Dans la psychologie sociale, et notamment chez Walter Lippman (1922), le stéréotype est une représentation culturelle (ou un schème culturel) préexistante qui médiatise et notre perception du réel. Plus précisément, les stéréotypes correspondent aux catégories issues de représentations collectives qui permettent au sujet de délimiter le continuum de ses perceptions en y appliquant des images collectives concernant la perception de soi, des autres et du monde en général. Le stéréotype se distingue donc d'une catégorie en ce que le savoir qu'il mobilise n'est pas de type analytique mais de type encyclopédique. Jodelet (1989 : 36) le définit comme une « forme de connaissance socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la constitution d'une réalité commune à un ensemble social ». Pour certains sociologues, comme Jean Maisonneuve, il importe cependant de distinguer la représentation sociale qui est un « univers d'opinions » et le stéréotype qui est « la cristallisation d'un élément qui sert d'indicateur » de cet univers d'opinion (1989 : 146).

Le processus par lequel advient un stéréotype – et que nous nommerons « stéréotypage » – relève donc à la fois d'une catégorisation (laquelle s'appuie sur des processus sous-jacents de simplification, d'analogie et de généralisation) et d'une essentialisation (qui consiste à poser comme naturelles des représentations issues de l'univers d'opinion spécifique à une communauté donnée). D'une certaine

manière, le stéréotypage correspond donc à une pré-assertion ou à la formation d'un présupposé (ce que Michel Pêcheux nomme un « préconstruit ») issue de cet univers représentationnel fait de jugement et d'affect et essentialisée en un stéréotype donné pour naturel.

Le partage des stéréotypes au sein d'une même communauté va de pair avec la construction d'un sentiment d'appartenance à cette communauté. Il a donc un impact sur la formation des identités individuelles et sociales. Si la catégorisation est nécessaire à la conceptualisation du monde, le stéréotypage est indispensable à la formation d'impressions concernant les personnes et les groupes (Solomon Asch 1952 : 235). Ces impressions déterminent les rapports entre les groupes, mais aussi entre les individus. Erving Goffman (1973 : 23) montre en effet comment toute rencontre implique une présentation de soi soumise à une régulation sociale. Il explique que l'impression qu'on doit produire pour réaliser une activité sociale passe par la mise en œuvre de certains rôles de routine ou de modèles d'action préétablis.

Notre étude portant non seulement sur la production d'effets idéologiques mais aussi d'effets pathémiques, il nous importe également d'explicitier les liens entre stéréotype et émotion. La majorité des psychologues sociaux tendent à dissocier la dimension classificatoire à partir de traits attributifs permettant la construction du stéréotype, et les tendances émotionnelles (agréable/désagréable) associées à ces traits, qui, elles, fonderaient les préjugés. Pourtant, certains, comme Gordon Allport dans « La Nature du préjugé » (1954) estiment que le stéréotype est construit pour légitimer une émotion préexistante vis-à-vis de l'être stéréotypé. La sélection des caractéristiques à généraliser dans une construction imaginaire, dont l'adéquation au réel est parfois douteuse, voire inexistante, consisterait donc en une justification rationnelle d'une opinion ou d'un acte d'ordre affectif. Les théories de la personnalité et du conflit social recherchent les racines du stéréotype et du préjugé dans des motivations individuelles de type psychologique et dans des facteurs sociaux (comme les situations compétitives ou les situations de domination où les stéréotypes agissent comme des instruments de légitimation). La construction de stéréotypes dans un groupe d'individus serait donc intimement liée aux visées pragmatiques de ce groupe, elles-mêmes intimement liées à l'affect, premier moteur de l'être humain.

Dans les discours présidentiels qui nous occupent, nous allons voir comment certains stéréotypes sont convoqués et configurés (grâce à la répétition lexicale) de manière à convaincre différentes populations du bienfondé de l'action de l'État et ce, en masquant certains intérêts et en les substituant par une cause affective.

1.2. Le genre du discours présidentiel et ses modalités pragmatiques

La manière dont la répétition lexicale configure les stéréotypes et génère un processus figural est en grande partie influencée par l'orientation pragmatique et argumentative du discours. Celle-ci définit par la situation de communication, mais aussi par les modalités du genre dans lequel le discours prend place. Ce point sera consacré à une brève synthèse des modalités pragmatiques générales du genre du discours politique – et du genre du discours présidentiel en particulier – inspirée de l'ouvrage de Patrick Charaudeau sur le discours politique (2005). Nous verrons ensuite comment ces modalités pragmatiques déterminent déjà le choix de certains procédés de stéréotypage.

L'action politique est définie par Charaudeau (2005 : 12-13) comme ce qui organise la vie sociale et permet à la société de prendre des décisions collectives en vue de l'obtention d'un bien commun. Or, c'est grâce à l'instance citoyenne que l'instance politique peut accéder au pouvoir. Pourtant, l'instance citoyenne ne connaît pas le fonctionnement des affaires d'État. Ceci explique pourquoi l'instance politique est prise entre deux processus contraires : le pouvoir administratif, qui consiste à régler l'action politique, et le pouvoir communicationnel, qui consiste à légitimer l'action, mais aussi la

position du pouvoir (2005 : 13-17). Qui plus est, dans une société médiatisée, l'action politique est dépendante de la « médiatisation de l'opinion » (2005 : 19), ce qui implique de devoir faire adhérer le plus grand nombre de citoyens aux valeurs qui fondent le projet politique.

En synthétisant un peu librement la théorie de Charaudeau, on pourrait donc dire que le discours présidentiel doit se conformer à une visée pragmatique triple : une visée administrative, une visée de légitimation et une visée de captation du plus grand nombre. Les moyens déployés dans l'optique de remplir ces visées peuvent se conforter l'un l'autre ou se confronter.

La visée administrative implique que le président (et plus généralement les discours issus des membres du gouvernement) ne révèle pas intégralement le déroulement et la motivation de l'action politique, les déclarations doivent en effet être assez vagues que pour ne pas oblitérer les actions politiques à venir (cf. 2005 : 17, 81). Le sacrifice de l'information et les propos parfois mensongers peuvent – s'ils sont dénoncés – aller à l'encontre de la visée de légitimité du discours.

La visée de légitimation porte sur les décisions et sur l'action politique, ainsi que sur la position du pouvoir. Ceci implique la construction d'une image idéale du chef d'État ainsi que des fins et des moyens de l'action politique, en se basant sur les représentations sociales les plus largement répandues. En ceci, la visée de légitimation rejoint celle de la captation du plus grand nombre (cf. 2005 : 49-60).

Cette dernière visée implique en effet d'essentialiser dans la personne du président et dans l'action politique les valeurs validées comme positives par le plus grand nombre (cf. 2005 : 60-80). Ces valeurs sont souvent liées à des affects. Selon Charaudeau en effet :

(...) considéré du point de vue de l'individu-citoyen, ce qui fonde une opinion politique, c'est d'abord une pulsion qui sourd du fin fond de l'histoire personnelle de chacun. Ce n'est qu'ensuite qu'émerge une rationalisation qui tend à justifier cette pulsion et à lui donner une raison sociale selon une morale de la vie en société qui navigue entre pragmatisme et utopie (2005 : 64)

Ce serait en raison de cette primauté du pathos sur le logos – idée qui rejoint celle de Gordon Allport citée plus haut et qui est aussi défendue par plusieurs penseurs du discours politique comme Tocqueville, Foucault, Deleuze –, que l'homme politique n'hésite pas à recourir à des valeurs opposées voire contradictoires pour convaincre son auditoire (Charaudeau 2005 : 105). Une dénonciation de ces contradictions ainsi que de la démagogie – plus ou moins similaire à l'accusation de « populisme » (cf. 2005 : 230-233) – peuvent cependant mener à une perte de légitimité.

Ces trois visées impliquent une nécessité commune, dans la présentation et la formulation de l'information, qui est la simplicité. Il s'agit de réduire la complexité du monde à une expression simple et ce par un double procédé de singularisation (focaliser l'attention de l'auditoire sur une seule idée à la fois) et d'essentialisation (condenser cette idée en une notion qui existerait de façon naturelle) (Charaudeau). Il s'agit donc d'éviter les raisonnements complexes pour privilégier la logique de la cause naturelle immédiate, laquelle est essentialisée dans l'utilisation d'un mot correspondant à une idée et à une représentation sociale communément admise.

Nous allons voir que ce « mot » – ou cette « formule » (cf. *infra*) – du politicien fait souvent l'objet d'une répétition, laquelle produit des transferts de sens, d'idéologie et de pathos d'un énoncé à l'autre. Or, il nous semble que ce transfert peut, dans certains cas, être considéré comme un mécanisme figural (cf. *infra*).

Nous venons de voir comment les modalités pragmatiques du genre influencent le choix d'un procédé linguistique qui consiste en l'essentialisation d'un raisonnement causal simple et de représentations

sociales communément admises dans l'usage d'un mot répété, cette essentialisation servant une visée argumentative et pragmatique précise. Dans l'analyse, nous verrons également comment les visées pragmatiques imposées par le genre influencent la configuration des stéréotypes au sein de la répétition. Mais avant de passer à l'analyse, il convient de présenter les notions de « mot » et de « formule » du discours politique.

1.3. « Mot », « formule » du politicien comme « figure de la répétition » et procédé de stéréotypage

Alice Krieg-Planque (2012 : 81 : 116) identifie le fonctionnement de ces « mots » des discours publics qui sont « le fait d'un locuteur donné dans une conjecture historique donnée » et permettent d'effectuer dans celle-ci des « différenciations structurantes » (2012 : 91). Elle relève le fait que ces mots servent à catégoriser les événements et évoque l'existence de procédés « à travers lesquels il est possible de "recatégoriser" les événements, voire de les "décatégoriser", et dans tous les cas de déplacer la nature du cadrage que le discours opère par le fait de la dénomination » (2012 : 96). Elle donne pour exemple la fonction recatégorisante de certaines anaphores. Nous nous pencherons quant à nous sur le potentiel recatégorisant de la répétition lexicale (que l'on peut considérer comme une forme d'anaphore, puisqu'une occurrence renvoie à l'occurrence précédente), en la considérant comme un mécanisme figural.

Alice Krieg-Planque identifie également une forme particulière de figement qu'est la « formule » (cf. 2009, 2012 : 110-116) : « Les formules, du fait de leurs emplois à un moment donné et dans un espace public donné, cristallisent des enjeux politiques et sociaux, qu'elles contribuent dans un même temps à construire (2009 : 7). D'autres facteurs entrent dans la définition de la formule, nous en retiendrons principalement deux : elle constitue un référent social et possède une dimension polémique.

En tant que référent social, la formule est une forme de lieu commun explicité : « elle évoque quelque chose pour tous à un moment donné » (2012 : 114). Elle constitue un processus de « structuration du sens commun » et « participe à la naturalisation des concepts qu'elle dénomme » dans une forme de « mise en discours de l'évidence » (2012 : 114-115). Ce procédé de « naturalisation » (proche du fonctionnement du stéréotype tel que nous l'avons décrit plus haut) permet de générer des associations logiques simples (généralement causales) qui répondent à la nécessité de simplicité du genre politique (cf. *supra*).

Si la formule évoque quelque chose à tout le monde, elle est également constituée d'un certain « flottement sémantique » (2009 : 75) qui permet aux locuteurs de se la réapproprier en « re-spécifi[ant] les injonctions qu'ils entendent produire à travers elle » (2012 : 117). Les formules peuvent donc se charger de valeurs sémantiques et pragmatiques bien distinctes, ce qui fonde leur dimension polémique.

La distinction entre un mot répété qui, dans un discours politique, fige des enjeux stratégiques et une formule qui possède la même fonction mais est dotée d'une plus large visibilité interdiscursive et historique n'est pas toujours aisée, surtout si l'on travaille, comme nous, sur un corpus restreint. Dans l'analyse, le choix entre la dénomination « répétition » ou « formule » sera posé de manière intuitive. La problématique qui va nous occuper ici sera de déterminer comme ces répétitions ou formules permettent d'enclencher d'une part, un processus de recatégorisation des événements, des acteurs, des systèmes de valeurs et des représentations sociales et, d'autre part, un transfert de valeurs idéologiques et pathémiques d'un objet du discours à un autre, ces recatégorisations et transferts servant la visée argumentative et pragmatique du discours.

2. La répétition lexicale entre stéréotype et figure. L'analyse des discours de François Hollande

Nous reprendrons ici deux phénomènes issus de notre analyse des répétitions et formules dans les discours de François Hollande. Nous parlerons premièrement de la recatégorisation produite par la formule « terrorisme » et ses dérivés, en identifiant comment un transfert de valeurs idéologiques et pathémiques s'effectue entre cette formule et une formulation concurrente moins polémique. Deuxièmement, nous verrons comment plusieurs répétitions recatégorisantes peuvent s'assembler de manière à organiser les stéréotypes en une « good story » (cf. *infra*) qui sert l'orientation argumentative et pragmatique du discours.

2.1. De la formule-cliché à la formulation concurrente dans la recatégorisation de l'ennemi

La répétition du lexème « terrorisme » et ses dérivés constitue une formule dans la mesure où elle s'étend sur un large spectre interdiscursif et historique et où elle se charge d'une valeur socio-politique, d'une valeur performative et d'une dimension polémique. Par ailleurs, ce lexème est issu d'une comparaison ou d'une métaphore dont la vivacité est encore perceptible malgré le figement de celle-ci dû à sa répétition dans un certain contexte, ce qui fait de lui un « cliché » (cf. Amossy & Herschberg-Pierrot 1999).

Dans les exemples suivants, nous avons souligné le lexème « terrorisme » (et ses dérivés) ainsi que la formule « arrêter l'agression » dont nous parlerons plus loin :

- (1) Sur le Mali et plus largement sur la question de la lutte contre le **terrorisme**, nous avons là encore affirmé des principes qui seront utiles dans cette région du monde comme dans d'autres. (15/01/2013 Dubai)
- (2) Les buts sont donc les suivants : un, **arrêter l'agression terroriste** qui consistait à vouloir y compris jusqu'à Bamako le contrôle du pays (...) [2 : sécuriser Bamako, 3 : recouvrer l'intégrité du Mali] (15/01/2013 Dubai)
- (3) [Le but] Je vous l'ai dit, c'est d'**arrêter l'agression**. (15/01/2013 Dubai)
- (4) (...) si nous sommes attaqués, nous nous défendons. Si nous voulons appuyer l'armée malienne pour **arrêter l'agression**, nous sommes partie prenante. Si ces **terroristes** ne veulent plus **terroriser**, ils n'ont qu'à abandonner leurs armes et à quitter le territoire malien, parce que beaucoup sont extérieurs au Mali. (15/01/2013 Dubai)
- (5) Oui, nous devons être là parce que ce qu'il était important de combattre, c'était le **terrorisme**. Le **terrorisme** ici au Mali, le **terrorisme** en Afrique de l'Ouest, le **terrorisme** partout. (02/02/2013 Bamako)

Le lexème « terrorisme » constitue une dénomination métonymique dans la mesure où l'ennemi tactique est désigné par une émotion négative, la terreur, que cet ennemi est censé incarner. Le néologisme constitué sur un suffixe en -isme pose la terreur comme une forme d'institution ou de dogme qui apparaît comme la seule caractéristique définitoire des individus constituant le groupe ennemi. Cette désignation par l'émotion cristallise un ensemble de présupposés parmi lesquels la réaction attendue du récepteur idéal qui serait le désir de suppression de la source de la terreur – cette réaction attendue est d'ailleurs souvent actualisée dans l'interdiscours par l'emploi du verbe « lutter », dans la formule « lutte contre le terrorisme ». Ce présupposé est actualisé dans le cotexte dans les désignations des actions de l'État à l'encontre du « terrorisme » : « lutte », « arrêt », « défense », « combat ». L'accusation-cliché de « terrorisme » a donc une force auto-justificatrice pour qui l'emploie puisque la désignation de l'ennemi porte en elle la justification de l'anéantissement de ce dernier.

La recatégorisation du référent produite par la métonymie est extrêmement généralisante. Elle génère en effet un flou sémantique où toutes les caractéristiques particulières du référent sont effacées, de sorte que la désignation pourrait être appliquée à n'importe quel référent humain susceptible de générer la terreur. De ce fait, ce type de figure constitue un candidat adéquat pour devenir une

formule. Rappelons que, d'après Krieg-Planque, c'est grâce à ce « flottement sémantique » (2009 : 74) qui permet à la formule de devenir l'objet de polémiques, ce flottement facilitant « l'utilisation de la séquence pour la désignation d'autres objets, dans d'autres cadres, autres contextes, pour un référent proche sur certains points, mais différent du point de vue du contexte géo-historique » (2009 : 74-75). À ce titre, le cliché « terrorisme » constitue également une formule. Malgré ce flou sémantique, il est entendu que le lexème « terrorisme » désigne l'action menée par des groupes armés qui s'opposent aux intérêts des États principalement occidentaux. Ce regain de précision s'explique par le fait qu'en étant répétée dans certains contextes (un exemple parmi d'autres, les guerres bushiennes en Irak et en Afghanistan), cette formule a essentialisé le stéréotype d'un monde divisé selon un « axe du mal » (cf. Rigal-Cellard 2003) lequel est développé (surtout) dans les discours d'États occidentaux pour servir leurs propres enjeux politiques et économiques. Les représentations attachées à cette formule restent toutefois assez floues que pour pouvoir être appliquées à un ensemble diversifié d'ennemis (cf. l'exemple (5) : « au Mali », « en Afrique de l'Ouest », « partout »).

Les rouages de cette rhétorique bushienne ont été largement dénoncés. Aussi, l'usage du cliché « terrorisme » par François Hollande à propos de la guerre au Mali a-t-il été très mal reçu par une partie du public et constituait du pain béni pour ses adversaires politiques. Ainsi, si la formule-cliché « terrorisme » est employée dans une visée de légitimation de l'action politique au Mali et dans une visée captative qui fait largement usage du pathos pour persuader, elle implique, à revers une perte de légitimité symbolique auprès d'un certain public pour lequel la rhétorique du Président ne représente pas la France.

Cette formule, hautement polémique et chargée d'une lourde histoire, est donc bien vite relayée par ce que Krieg-Planque (2009 : 72-73) nomme une « formulation concurrente ». Il s'agit d'un substitut de la formule qui n'est pas un équivalent linguistique (sa composition sémique étant différente) mais qui est « concurrent du point de vue socio-pragmatique » (Henri Boyer 1987 : 44). Autrement dit, la formulation concurrente matérialise les mêmes enjeux socio-politiques avec, dans notre cas, l'avantage d'être moins connotée historiquement et moins polémique.

On observe en effet, dans les extraits précédents, que la deuxième occurrence dérivée du lexème « terrorisme » est utilisée dans un groupe nominal (GN) avec le nom « agression » et dans une prédication ayant pour verbe « arrêter ». Cette prédication est ensuite répétée deux fois sans la formule-cliché « terroriste ». Ainsi, (2) permet un transfert des représentations sociales et des présupposés attachés à la formule-cliché « terrorisme » sur le lexème répété « agression », le présupposé de la réaction attendue étant ici systématiquement actualisé par le verbe « arrêter ». Ce transfert opéré en (2) permet à (3) et (4) de poursuivre les mêmes enjeux socio-pragmatiques que (2), sans l'emploi du cliché, grâce à la formulation concurrente « arrêter l'agression ». D'après nous, ce type de répétition peut être qualifiée de « figurale » dans le sens où elle génère une forte tension entre sa dénotation et sa connotation, en essentialisant des propriétés encyclopédiques (cf. Eco) et pragmatiques du cotexte et du contexte, propriétés qui surpassent de beaucoup sa signification première.

C'est sur ce type de répétition lexicale, recatégorisante d'un point de vue pragmatique, que portera la deuxième partie de notre démonstration. Nous allons voir comment elle constitue, dans les discours qui nous occupent (et potentiellement dans les discours présidentiels en général) un procédé privilégié pour stéréotyper des rôles de victimes et de sauveurs et ainsi scénariser une « good-story » (cf. *infra*) apte à répondre à un certains enjeux socio-politiques.

2.2. Répétition lexicale, formule et formation de good-stories

Les stéréotypes essentialisés dans les mots répétés, peuvent servir à construire une « good story » (cf. Charaudeau 2010) qui scénarise les rôles de victime, d'agresseur et de sauveur. Cette good story opère alors comme une justification naturelle de l'action à défendre.

Les lexèmes répétés que nous allons envisager ne constituent pas des figures de substitution dans le sens où ils disposent d'une ou plusieurs définitions analytiques mobilisables pour comprendre l'énoncé. Pourtant, du fait de leur répétition dans un certain cotexte et contexte, ces lexèmes essentialisent des propriétés encyclopédiques, des jugements, des affects ainsi qu'une orientation argumentative et pragmatique. Étant donné que les discours envisagés sont déterminés par de forts enjeux socio-politiques, ces derniers sont également essentialisés dans les lexèmes répétés qui construisent des stéréotypes orientés de manière à répondre à ces enjeux. En ce sens, ces lexèmes sont des stéréotypes, parce qu'ils essentialisent des pré-assertions, et la répétition est un procédé de stéréotypage. Mais nous allons voir que la répétition peut également être un processus de recatégorisation lorsqu'elle génère un effet de fausse évidence entre des référents qui appartiennent à des catégories notionnelles et à des contextes bien différents.

Dans les exemples suivants, les images de la victime et du sauveur, qui agissent comme une justification pathémique de l'intervention, sont stéréotypées différemment suivant le public ciblé.

Dans un discours proclamé à Dubai, on observe la répétition du lexème « responsabilité » :

(...) la France a une **responsabilité** particulière parce qu'elle est la France. Non pas parce qu'elle a des intérêts au Mali – nous n'en avons aucun – mais parce que nous avons la capacité d'intervenir. Il se trouve que nous sommes une puissance, que nous avons un outil de défense et que lorsque nous sommes mandatés par la communauté internationale, appelés par un pays ami, (...) nous prenons notre **responsabilité**. Si nous ne l'avions pas prise, vendredi matin, si je n'avais pas décidé cette intervention, mais où en serait le Mali aujourd'hui (...) ? (15/01/2013 Dubai)

Ce lexème qui désigne avant tout une valeur morale – qu'on peut définir comme « la faculté à remplir ses devoirs » –, laquelle est communément admise comme positive et importante dans la constitution de l'éthos du président idéal. Toutefois, la signification de ce lexème contient, dans l'absolu, un certain flou sémantique quant à la nature des devoirs à remplir et la manière de le faire. Cette indétermination fait du lexème répété un candidat privilégié à la formule, puisqu'il est possible de l'utiliser pour véhiculer divers stéréotypes, qui se verront tous accorder la valeur morale positive de la désignation abstraite, validant du même coup l'enjeu socio-politique du discours qui repose sur ces stéréotypes.

En l'occurrence, différentes paraphrases du lexème « responsabilité » apparaissent dans le cotexte et viennent apporter au concept différents contenus stéréotypés. Ainsi la « responsabilité » est attachée à une sorte d'héroïsme traditionnel incarné par la France (« parce qu'elle est la France »), à un lieu commun de puissance (« parce que nous avons la capacité d'intervenir ») et à un lieu commun d'urgence (« mais où en serait le Mali aujourd'hui ? »). Ces contenus stéréotypés sont essentialisés dans le lexème répété « responsabilité » aux côtés d'une visée pragmatique symbolique double qui est de légitimer l'action menée en Afrique et de faire état de la puissance de la France devant les Émirats Arabes, pour légitimer la position de pouvoir. Cette deuxième visée pragmatique bien spécifique au public ciblé, ainsi que le stéréotype de puissance constituent des contenus sémantiques assez distants de la signification première attachée au lexème « responsabilité ». Cette nouvelle définition du lexème impliquerait que la puissance d'un état justifie son devoir d'intervention dans le monde et inversement. On voit dès lors, d'une part, les enjeux politiques se dessiner derrière l'usage particulier d'un procédé stylistique et, d'autre part, un lexème dont le sens connotatif implique une recatégorisation sémantique par rapport au sens dénotatif, constituer un lieu clé de l'argumentation derrière une apparente transparence.

Dans les discours prononcés à Bamako, ancienne colonie, l'intervention devra être justifiée par d'autres stéréotypes. L'enjeu sera ici d'outrepasser la question de l'allégeance du Mali à la France (en tant qu'ancienne colonie) et l'argumentation qui sous-tend l'usage de la répétition lexicale consistera en une recatégorisation notionnelle de ce motif. Observons premièrement la répétition du lexème « unité » et ses dérivés en corrélation avec la répétition du lexème « sacrifice ».

Je veux saluer devant vous le **sacrifice** des soldats maliens. Je pense aussi au Commandant Damien Boiteux, mort pour la liberté et dont je m'honore de dire que, ici, beaucoup de parents maliens ont appelé leur enfant Damien en souvenir du **sacrifice** qui fut le sien. (02/02/2013 Bamako)

(...) et que nous sommes, les uns les autres, **unis** par le sang versé, **unis** par la décision que nous avons prise ensemble, **unis** avec les Nations **unies**, **unis** ensemble. (02/02/2013 Bamako)

Le lexème répété « sacrifice » se rapporte tantôt aux soldats maliens, tantôt à un commandant français. Le parallélisme de construction a pour fonction d'illustrer une forme de réciprocité et d'équivalence du sacrifice, lequel est censé constituer une des raisons qui scellent l'alliance entre les deux pays (« unis par le sang versé »). Cette répétition convoque également le stéréotype du « frère d'arme », selon lequel l'alliance au combat équivaut à une alliance familiale. Ce stéréotype est actualisé dans une « petite scène » où le sacrifice donne lieu à un lien familial puisque les parents maliens appellent leur fils Damien. Unité guerrière et unité familiale sont aussi rapprochées d'une unité dans la prise de décision et d'une unité politique « unis avec les Nations unies », ces trois dernières occurrences ayant vraisemblablement pour fonction de diluer la responsabilité de la France. Cette répétition est aussi posée en réaction à la formule figée « La France seule » qui a été abondamment véhiculée par les médias et les opposants politiques en tant qu'argument défavorable à l'intervention.

La question de l'unité territoriale est abordée plus loin dans le discours, toujours au moyen de la formule « unité » :

Nous nous battons en fraternité, Malien, Français, Africains parce que moi je n'oublie pas que lorsque la France a été elle-même attaquée, lorsqu'elle cherchait des soutiens, des alliés, lorsqu'elle était menacée pour son **unité** territoriale, qui est venu alors ? C'est l'Afrique, c'est le Mali. Merci, merci au Mali. Nous payons aujourd'hui notre dette à votre égard. (02/02/2013 Bamako)

Cette occurrence entre bien évidemment dans un réseau sémantique avec celles qui précèdent. Elle a toujours pour fonction d'unir symboliquement la France et le Mali, mais cette fois-ci en créant une recatégorisation notionnelle d'un fait historique. Ainsi, le fait historique de l'invasion de la France par l'Allemagne pendant la Seconde guerre mondiale est vidé de sa substance pour être désigné comme une « menac[e] » de l'« unité territoriale », rendant communes les histoires des deux pays. Qui plus est, dans ce « mini-récit », le Mali se voit attribuer le rôle du sauveur de la France. Cette reconstruction en symétrie des deux histoires nationales avec le lexème « unité » comme pivot, agit donc comme un argument justifiant l'intervention de la « France sauveuse » au Mali. Le choix du lexème « dette » n'est pas anodin puisque Hollande fait passer l'intervention pour une dette de la France, alors que, dans les faits, celle-ci sera vraisemblablement considérée comme une dette de l'Afrique.

Nous terminerons par l'analyse d'un dernier extrait qui, en croisant la répétition des lexèmes « indépendance » et « victoire », permet également de recatégoriser les faits historiques de manière à générer une good story visant à justifier l'intervention française :

Je m'exprime ici devant le monument de l'**indépendance**, pour rendre hommage à votre histoire mais aussi pour vous dire que votre pays va connaître une nouvelle **indépendance** qui ne sera plus,

cette fois, la **victoire** sur le système colonial, mais la **victoire** sur le terrorisme, l'intolérance et le fanatisme. Voilà votre **indépendance**. (02/02/2013 Bamako)

Le tour de force de l'argumentation indirecte (cf. Rabatel 2008) dans cet extrait, est qu'elle est plurisémiotique. Elle repose en effet en premier lieu sur le choix même du lieu où est prononcé le discours : le monument d'indépendance. Cet ancrage situationnel et pathémique du discours est important parce qu'il est à la source d'un transfert de pathos opéré grâce à la répétition lexicale. En effet, si la première occurrence du lexème « indépendance » est déictique et renvoie au lieu où est prononcé le discours et à l'évènement historique de la guerre d'indépendance, la seconde occurrence recatégorise un fait d'une toute autre nature, la répression de mouvements armés (dont la base était un mouvement indépendantiste). Cette désignation recatégorisante a pour fonction de créer une fausse analogie entre les deux faits de manière à opérer un transfert de pathos, pathos que l'on pourrait décrire comme un optimisme lié à l'image stéréotypée de la victoire sur l'agresseur et du retour de la paix et de la liberté. Ce stéréotype de la victoire est d'ailleurs actualisé dans une répétition lexicale qui, elle aussi, désigne en miroir les deux faits. Le pouvoir de la recatégorisation pragmatique opérée par la répétition lexicale atteint ici un comble, puisque le motif même qui rend l'argumentation difficile, les rapports conflictuels France-Afrique et les nombreux morts de la guerre d'indépendance, est utilisé de manière à justifier l'intervention de la France dans son ex-colonie, en transférant le pathos qui provient du monument érigé en mémoire de ces morts et au nom de la libération. Le fait que la répétition lexicale induise un rapport analogique entre le « terrorisme » et la colonisation peut être interprétée, au choix, comme un aveu de culpabilité ou comme une maladresse discursive.

CONCLUSION

Par l'analyse de ces deux phénomènes, nous avons tenté de démontrer, premièrement, comment le genre du discours présidentiel et ses modalités pragmatiques spécifiques (administration, légitimation, captation) influencent le choix de certains procédés de stéréotypage. Nous avons vu qu'une formule fortement polémique, lorsqu'elle constitue un danger pour la visée de légitimité, est facilement relayée par une formulation concurrente qui essentialise les mêmes stéréotypes et sert les mêmes enjeux socio-politiques. Deuxièmement, nous avons vu comment la répétition lexicale pouvait générer de fausses analogies entre des évènements de manière à générer un transfert de valeurs pathémiques et idéologiques communément admises, ces valeurs servant l'orientation argumentative et pragmatique du discours.

BIBLIOGRAPHIE

Allport, Gordon W. (1954), *The Nature of Prejudice*, New York, Doubleday Anchor Books.

Asch, Salomon (1952), *Social Psychology*, NJ, Prentice Hall.

Charaudeau, Patrick (2005), *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert.

Charaudeau, Patrick (2010), « Une éthique du discours médiatique est-elle possible ? », *Communication*, 27/2, 51-75.

Goffman, Erving (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne*, t. 1 « La Présentation de soi », Paris, Minit.

Jodelet, Denise (éd.) (1989), *Les Représentations sociales*, Paris, PUF.

Krieg-Planque, Alice (2009), *La notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Besançon, PU de Franche-Comté.

Krieg-Planque, Alice (2012), *Analyser les discours institutionnels*, Paris, Armand Colin.

Lippmann, Walter (1922), *Public Opinion*, Harcourt, Brace.

Maisonneuve, Jean (1989), *Introduction à la psychologie*, Paris, PUF.

Rigal-Cellard, Bernadette (2003), « Le président Bush et la rhétorique de l'axe du mal », *Études* 9 (399), 153-162. URL : www.cairn.info/revue-etudes-2003-9-page-153.htm.